I

RE

LE CHEMIN DE FER.

Petite Drame.

EN DEUX ACTES.

PRESENTATION COPY.
With the Publishers' Compliments.
Price 9d
Subject to 25 per cent. Discount.
RELFE BROTHERS,
6, Charterhouse Buildings, Aldersgate, E.C.

LONDON:
RELFE, BROTHERS, 150, ALDERSGATE STREET.
1865.

A List of the Series is given at the back.

DR. TURRELL'S

ONE

THOUSAND ORAL EXERCISES

IN

FRENCH PHRASEOLOGY, IDIOMS AND SYNONYMY.

Designed as a Vocabulary or Phrase Book for those who have already made some progress in the Language.

BY HENRY STEIN TURRELL, M.A. Ph.D.

EDITOR OF "LEÇONS FRANÇAISES, DE LITTÉRATURE ET DE MORALE, EN PROSE ET EN VERS,"

Sixth Edition, Enlarged. Price 4s.

"A very useful book."—*Athenæum.*

EXTRACT FROM PREFACE.

"The aim of this Work is to remove the greatest difficulty which students have now to encounter in the acquisition of the French language, *by enabling them to apply the right French word in the translation of such English terms as vary in signification.*

"In addition to this, it will do much towards classifying and arranging the knowledge gained—an object altogether disregarded in the ordinary dialogue books. By thus assisting, strengthening, and storing the memory, and at the same time *cultivating habits of discrimination and appreciation of the force of terms*, it will greatly facilitate the acquirement of correct French.

"The Phrases which compose the book have been selected with reference to *their frequency of recurrence in ordinary conversational language;* the Author deeming these of more value to the student than those which prevail in books, and which usually form the staple of instruction in the French language; consequently, although he has been anxious to avoid vulgarisms, a few sentences may appear somewhat familiar and unrefined—their French equivalents, however, are not liable to the same objection.

"It is presented to the Public with confidence in its merits, derived from several years' experience."

The plan which the Author has adopted to familiarize the Pupil with the Synonyms and Phraseology of the French language, will perhaps be best understood from the following Exercises, reprinted from the Book:—

See next page.

LE CHEMIN DE FER.

Petite Drame,

EN DEUX ACTES.

LONDON:
RELFE, BROTHERS, 150, ALDERSGATE STREET.
1865.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE LA ROCHE.
MADEMOISELLE DE LA ROCHE, *fille de la Comtesse.*
LA VEUVE DUMONT.
SUSETTE, *fille de la veuve.*
MADAME HARCOURT.
ALFRED HARCOURT, *jeune ingénieur.*
LE COMTE DE VITRY, *cousin de la Comtesse de la Roche.*
VICTORINE.

LE CHEMIN DE FER.

ACTE I.

SCENE I.

Un salon très simplement meublé dans la maison de la veuve Dumont ; à gauche une table sur laquelle on voit des livres, des cartes, de l'encre, des plumes, &c.

LA VEUVE DUMONT.

La veuve est assise près de la table ; elle travaille à l'aiguille.

La veuve.—Susette est en retard aujourd'hui ; cependant c'est jeudi, et elle ne manque jamais de profiter de la permission que madame lui donne, de passer une heure avec sa mère. [*Elle se lève et écoute.*] Ah ! la voilà !

SCENE II.

LA VEUVE, SUSETTE [*un panier à la main*].

Sus.—Bon soir, chère maman.

La veu.—Bon soir, chère enfant. [*Elles s'embrassent.*

Sus.—Je t'ai apporté quelque chose ; madame me dit tou-

jours : " N'oublie pas que ta mère a besoin de ceci ou de cela." C'est aujourd'hui une crême délicieuse.

La veu.—Qu'elle est bonne, cette chère dame, de penser toujours à moi !

Sus.—Elle pense à tout le monde.

La veu.—Mais pourquoi es-tu venue si tard aujourd'hui, chérie ?

Sus.—C'est que j'ai été obligée d'attendre madame, qui est restée dans son appartement toute la matinée. M. le comte de Vitry est encore ici.

La veu.—Ah !

Sus.—On voit bien qu'elle l'évite autant que possible.

La veu.—Je m'étonne qu'il ait si peu de délicatesse. Il doit comprendre que la présence continuelle de celui qui doit hériter de ses terres ne peut être agréable à madame.

Sus.—Je le crois bien, et il se donne déjà des airs de maître. Il propose des changements continuellement. On doit faire ceci, on doit faire cela ; maintenant il raffole de ce chemin de fer dont on parle.

La veu.—Et madame la comtesse, qu'en pense-t-elle ?

Sus.—Personne n'ose lui en parler ; elle veut que tout soit au village précisément de même que dans le temps de feu monsieur son mari.

La veu.—Et le comte ne lui a rien dit à ce sujet ?

Sus.—On ne croit pas ; comme je te l'ai dit, elle l'évite autant que possible, et probablement lui, de son côté veut que tout soit arrangé avant qu'il lui en parle.

La veu.—Cependant, comment peut-on lui cacher quelque chose dont tout le monde s'occupe ?

Sus.—Tout le monde ! Même toi, maman ?

La veu.—Regarde ma table.

Sus.—C'est ce que je viens de faire. A qui sont tous ces beaux livres. [*Elle ouvre un livre.*] Ah ! qu'est-ce que c'est que cette écriture là ?

La veu.—C'est de l'Anglais ; ces livres appartiennent à mon locataire.

Sus.—A ton locataire, maman ! Voilà des nouvelles que tu m'apprends.

La veu.—Je doute que madame n'approuve pas que j'ai loué une chambre à un jeune Anglais, qui est venu ici lever des plans pour ce chemin de fer.

Sus.—Toi, maman !

La veu.—Cependant ce monsieur est bien bon, bien tranquille comme tous les Anglais ; il m'a prié de lui louer une chambre parceque, dit-il, ma maison est si propre, et on n'est pas bien à l'auberge ; il sort le matin de très bonne heure, il ne rentre que le soir, se met à lire ou à écrire, et se contente de ma simple cuisine sans jamais se plaindre de rien.

Sus.—Depuis quand est-il ici, maman ?

La veu.—Depuis lundi.

Sus.—Et qu'a-t-il dit au sujet du chemin de fer ?

La veu.—Rien

Sus.—Comment, rien ? Il ne sait donc pas parler français ?

La veu.—Mais oui, presque aussi bien que nous ; mais ces Anglais sont tous si taciturnes.

Sus.—J'aimerais tant savoir ce que l'on va faire.

La veu.—Nous le saurons trop tôt, mon enfant.

Sus.—Mais, maman, je n'y vois pas grand mal, moi ; on

dit que ces chemins sont très commodes, que nous pourrons aller à Paris en quelques heures.

La veu.—Je n'en sais rien, moi, je pense comme ma maîtresse, qu'on n'est pas plus heureux avec toutes ces belles inventions.

Sus.—Mais, maman, il y a une chose que tu pourras découvrir. Nous nous demandons au château, si l'on peut faire passer le chemin à travers les terres de madame, sans son consentement. Gaston et Jacques soutiennent que c'est impossible; dans ce cas, cela ne se fera jamais.

La veu.—Je n'en sais rien.

Sus.—Tâche de le découvrir.

La veu.—Cela sera difficile.

Sus. [*regardant par la fenêtre*].—Quelqu'un vient. Cela doit être monsieur l'Anglais.

SCENE III.

Les mêmes, HARCOURT.

Har.—Bon soir, Madame Dumont. Vous avez de la compagnie.

La veu.—C'est ma fille, monsieur.

[*Susette fait une petite révérence; Harcourt s'assied à droite de la table; la veuve arrange les livres, &c.*

La veu.—Vous paraissez très fatigué ce soir, monsieur.

Har.—En effet, je le suis, madame; votre pays est très pittoresque, mais les chemins sont affreux.

La veu.—Je vais vous apporter le thé à l'instant, monsieur.

Har.—Merci, madame.

Sus.—Maman, puis-je t'aider ?

La veu.—N'est-il pas temps que tu retournes au château, mon enfant ? Il est déjà tard.

Sus.—C'est vrai, maman.

[*Elle embrasse sa mère, fait une révérence et sort ; la veuve la suit.*

Har.—Où ai-je donc vu cette jeune fille ; ou plutôt un portrait qui lui ressemble ?

[*Il prend une lettre qui était sur la table, et lit ; la veuve Dumont rentre avec le thé, qu'elle pose sur la table ; elle attend qu'il ait fini de lire la lettre.*

La veu.—Avez-vous tout ce qu'il vous faut, monsieur ?

Har. [*regardant la table*].—Oui, merci, madame. [*La veuve va sortir.*] Puis-je vous parler un moment ?

La veu.—Certainement, monsieur ; en quoi puis-je vous être utile ?

Har.—C'est que je viens de recevoir une lettre de ma mère, qui désire beaucoup passer quinze jours dans votre pays, dont je lui ai tant loué les beautés. Vous sera-t-il possible de la recevoir ici ?

La veu.—Je crains beaucoup, monsieur, que madame votre mère se trouve très mal logée ici ; ma maison est si petite.

Har.—Mais elle est si propre, si jolie ; ma mère en sera charmée.

La veu.—Il y a la chambre de ma fille ; mais je n'oserai l'offrir à madame.

Har.—Je vous assure, madame, que vous lui ferez grand plaisir. Elle n'est pas du tout exigeante ; elle a beaucoup

voyagé, et elle se trouvera parfaitement bien chez vous; ainsi, me permettrez-vous de lui écrire que vous pouvez la recevoir?

La veu.—Si cela vous fait plaisir, monsieur. Je ferai de mon mieux pour satisfaire à madame.

Har.—Merci, madame; vous m'obligez extrêmement.

La veu.—Peut-on savoir quand arrivera madame?

Har.—Le plus tôt possible. Il y a trois ans que nous ne nous sommes vus.

La veu.—Ah! Je comprends l'impatience avec laquelle vous devez l'attendre, monsieur.

Har.—Vous avez raison; elle est la meilleure femme du monde, ma mère; et, n'ayant pas d'autre enfant, elle tient beaucoup à moi.

La veu.—Naturellement; c'est comme moi et ma Susette; il n' y a que le cœur d'une mère qui comprend ce que c'est, que d'aimer son enfant unique.

Har.—C'est vrai; et, depuis la mort de mon père il me semble que la tendresse de ma mère s'est centuplée.

La veu.—Madame est donc veuve, comme moi; et comme moi, elle a une consolation. Soyez persuadé, monsieur, que je ferai tout mon possible pour lui faire plaisir.

[*Elle se retourne et va sortir; Harcourt verse du thé, et la rappelle.*

Har.—Madame, puis-je vous offrir une tasse de thé?

La veu.—Merci, monsieur; vous me faites trop d'honneur.

Har.—Asseyez-vous, madame, je vous en prie. [*Elle s'assied à la table, il lui sert du thé.*] Je crois, madame, vous avoir entendu dire, que vous étiez autrefois au service de la comtesse de la Roche.

La veu.—C'est vrai, monsieur. J'étais sa femme de chambre pendant plusieurs années, jusqu'à l'époque de mon mariage; et, après la mort de mon mari, elle m'a rappelé près d'elle; enfin elle m'a établie ici, en me disant qu'il était temps de me reposer; mais, qu'elle désirait avoir son amie—c'est comme cela qu'elle a daigné me nommer—auprès d'elle si elle était malade; ce qui n'arrive que trop souvent, la pauvre dame!

Har.—Il paraît qu'elle est adorée dans ce pays.

La veu.—Et avec raison, monsieur; elle est une ange de bonté; je ne sais ce qui arriverait à ceux qui auraient le malheur de la voir mourir.

Har.—Sa mort causera de grands changements ici, à ce que l'on dit au village.

La veu.—Oui, monsieur; ce n'est que trop vrai; ses terres, qui sont immenses, passeront à un cousin éloigné, dont le caractère ressemble fort peu à celui de madame.

Har.—N'a-t-elle pas d'enfants?

La veu.—Oui, monsieur; elle a une demoiselle, digne de sa mère, mais qui ne peut hériter que l'argent. C'est désolant, surtout quand on pense, que si madame n'avait pas eu le malheur de perdre son fils—

Har.—Y'a-t-il longtemps qu'elle a éprouvé cette perte douleureuse?

La veu.—Il y a dix-neuf ans, monsieur.

Har.—Le fils était donc enfant?

La veu.—Il avait quatre ans, monsieur. Le plus bel enfant qu'on ait jamais vu! Et puis le perdre comme nous l'avons perdu! [*Elle pleure.*]

Har.—C'était donc d'une maladie imprévue?

La veu.—Encore pire, monsieur; l'hôtel du comte à Paris a été brûlé, pendant les terribles jours de Juillet; l'enfant a péri dans les flammes.

Har.—Ah! c'est terrible!

La veu.—On ne peut imaginer les souffrances de madame; on a craint bien longtemps qu'elle serait folle; car elle était atteinte d'une fièvre cérébrale; mais enfin elle nous fut rendue; cependant ses malheurs n'étaient pas au comble, car au bout d'une année elle perdit son mari.

Har.—La pauvre dame!

La veu.—Depuis cette époque elle est toujours restée ici, entourée de pauvres qui l'adorent, et peu à peu sa fille lui a rendu son bonheur; ce n'est que de temps en temps quand son cousin, M. de Vitry, se mêle de ses affaires qu'elle laisse éclater sa douleur.

Har.—Je regrette infiniment qu'il soit de mon devoir de lui parler au sujet de ce chemin de fer; on dit qu'elle s'y oppose.

La veu.—C'est ce que l'on craint, monsieur; car elle ne veut pas de changements dans sa propriété.

Har.—Elle a les préjugés naturels à une dame qui a vécu si longtemps éloignée du monde.

La veu.—Ce sera très difficile de les combattre, monsieur.

Har.—J'y mettrai tous les égards possibles, madame; mais il n'y a pas moyen d'éviter mon devoir quoique peu agréable.

La veu.—Au moins, monsieur, c'est heureux que ce soit vous, et non pas M. de Vitry, qui doit lui parler de cette affaire, puisqu'il le faut.

Har.—Peut-être changera-t-elle d'avis, quand elle saura tous les avantages que ce chemin lui offrira.

La veu.—Je ne crois pas, monsieur. Madame, qui est douce et aimable, est pourtant ferme.

[*On entend frapper à la porte ; la veuve se lève pour ouvrir, mais le comte de Vitry entre brusquement.*

SCENE IV.

Les mêmes, LE COMTE DE VITRY.

La veu.—M. le comte !

[*Harcourt se lève ; le comte s'approche de la table et prend la chaise de Madame Dumont ; Harcourt se rassied.*

Le comte.—Je suis content de vous trouver, monsieur. Madame Dumont, j'ai à parler d'affaires avec ce monsieur.

La veu. [*à part*].—Il pourrait au moins me parler poliment ! [*Elle dessert la table.*]

Le comte.—Il paraît que tu ne m'as pas entendu, mère Dumont.

La veu.—Parfaitement, monsieur le comte.

Le comte.—Depêche-toi donc [*ella va vers la porte*] ; va-t-en, et n'écoute pas à la porte ; entends-tu ?

La veu.—Monsieur le comte, je suis chez moi.

[*Elle revient vers la table.*

Le comte.—Comment ! tu restes ici, mère Dumont, quand je te dis que j'ai à parler d'affaires avec ce monsieur ?

La veu. [*faisant une révérence à Harcourt*].—Monsieur le comte, permettez-moi de vous dire, qu'il faut que vous parliez affaires ailleurs.

Le comte.—Comment! tu oses me parler ainsi! toi . . . tu oublies qui je suis!

La veu.—Je suis chez moi, monsieur le comte; il paraît que c'est vous qui oublie.

[*Elle se rassied et prend son ouvrage.*

Le comte.—Insolente! tu t'en repentiras . . . . je serai le maître ici—

La veu.—Heureusement vous ne l'êtes pas encore, monsieur le comte.

Le comte.—Très heureusement pour toi.

La veu.—Et pour beaucoup d'autres, monsieur.

Le comte [*à part*].—L'impertinente! elle va rester; il faut cependant que cet homme sache ma volonté avant de voir la comtesse; c'est un peu humiliant d'être forcé de se retirer, mais elle paiera cher sa victoire! [*Haut.*] Monsieur, puisqu'il paraît que la mère Dumont me refuse sa maison, il faut que je vous prie de sortir avec moi; il faut absolument que je vous parle au sujet du chemin de fer.

Har.—Monsieur, pardonnez-moi, êtes-vous le propriétaire?

Le comte.—Je le serai dans quelques années, et puisque ma cousine ne s'entend pas à ces affaires—

Har.—Excusez-moi, monsieur; je suis chargé de soumettre mes plans à l'inspection des propriétaires des terrains qui seront traversés par la route proposée; ainsi, monsieur, je ne puis avoir l'honneur de m'entretenir avec vous à ce sujet.

Le comte.—Comment, je ne vous comprends pas.

Har.—Il faut que je me présente à madame la comtesse de la Roche, avant d'en écouter d'autres.

La veu. [*à part*].—Très bien, monsieur l'Anglais! Très bien!

Le comte [*à part*].—Ce n'est pas la peine de me facher. . . Contre lui, au moins! [*Haut.*] Monsieur, j'admire votre dévouement à votre devoir, c'est le type du caractère anglais, et je suis bien loin de vouloir vous en détourner; mais vous devez comprendre, que moi, seul héritier de la comtesse de la Roche, je dois avoir une certaine influence dans ses affaires.

Har.—Comme étranger ici, je ne dois reconnaître aucune influence dans les affaires de Madame de la Roche, et je ne puis recevoir aucune instruction, ni de vous, monsieur, ni de personne, à moins qu'elle ne soit autorisée par madame. Demain j'aurai l'honneur de me présenter à la comtesse; ainsi donc, veuillez différer ce que vous avez à me dire jusqu'à ce moment.

Le comte [*à part*].—Voilà un animal difficile à dompter! Comment m'y prendre pour le gagner? [*Haut.*] Bien, monsieur, je crains que vos idées de devoir ne deviennent de grandes difficultés que vous auriez évitées si vous aviez écouté mes conseils.

Har.—J'ai trouvé, monsieur, que toutes les difficultés s'aplanissent quand on fait son devoir.

Le comte.—Cette fois-ci vous trouverez probablement qu'il n'y a point de règle sans exception.

[*Il va vers la porte; Harcourt se lève.*

Har. [*s'inclinant*].—J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur.

Le comte.—Bon soir, monsieur. [*A part.*] A qui ressemble-t-il ce jeune homme? [*Il sort.*

SCENE V.

La veu. [*se levant*].—Monsieur, je dois vous faire mille excuses.

Har.—Pas du tout, madame ; vous étiez dans votre droit. Je ne suis pas étonné que M. de Vitry est peu estimé ici ; cela serait vraiment malheureux s'il devenait le maître.

La veu.—On n'ose pas y penser, monsieur.

Har.—Il est à espérer que la vie de la comtesse sera longue.

[*Il ouvre des papiers.*

La veu.—Moi, au moins, qui suis plus âgée que ma chère dame, je puis bien espérer de la précéder au tombeau.

[*Elle se met à desservir la table. Harcourt écrit.*

SCENE VI.

Le boudoir de la comtesse de la Roche ; les meubles doivent être simples, mais élégants et bien arrangés.

LA COMTESSE DE LA ROCHE, MARIE (*sa fille*).

Madame de la Roche lit ; Marie brode ; après quelques instants de silence la comtesse laisse tomber son livre sur la table, et paraît rêver ; sa fille l'observe un moment, passe derrière la chaise de sa mère et la baise sur le front.

Marie.—Maman !

La com.—Ah ! chérie, je ne t'ai pas vue approcher.

Marie [*s'asseyant sur un tabouret aux pieds de sa mère, et lui prenant la main*].—A quoi penses-tu, petite mère ?

La com.—A toi, mon enfant.

Marie.—Comme toujours, n'est-ce pas ?

La com.—Presque toujours.

Marie.—Et cependant tu étais triste.

La com.—Moi ! non, chère enfant, je ne le suis jamais quand je pense à toi.

Marie.—Mais tu as l'air si distrait, si occupé.

La com.—C'est que je pensais aussi aux affaires, à tes affaires, ma fille.

Marie.—Et tu t'inquiètes donc pour moi ?

La com.—J'ai tort, je le sais ; cependant, chère enfant, je ne puis envisager l'avenir sans quelques inquiétudes . . . Je désire vivement ton mariage quoiqu'il t'éloignera de moi.

Marie.—Non, chère maman, c'est décidé, absolument décidé, que nous resterons près de toi.

La com.—Chère enfant, il ne faut pas que toi et ton mari restent ici, ensevelis à la campagne ; à ton âge on aime à jouir de la société. M. de Saintonge possède des talents, qu'il doit consacrer au bien public ; non, il faut que tu fasses ta résidence à Paris pendant quelques mois de l'année.

Marie.—Alors tu viendras nous rejoindre.

La com.—Non, Marie, je ne me sens pas la force de surmonter la douleur que j'éprouverai en revoyant Paris ; il me serait impossible d'y rester.

Marie.—Chère maman ! nous te ferons oublier le passé Edouard et moi !

La com.—J'avoue que j'ai tort de faire revivre des malheurs que tu n'as pas partagés, chère enfant ; mais je pensais aussi—

Marie.—A quoi donc, chère maman ?

La com.—A la possibilité de ma mort avant ton mariage, Marie.

Marie.—Maman, pourquoi veux-tu me faire pleurer?

La com.—Tu sais, bien, mon enfant, que je ne veux pas t'affliger; mais, il faut être raisonnable. Je pensais comment je pourrais arranger pour le mieux dans le cas que tu restas sans autre parent que le comte de Vitry.

Marie.—Ne penses pas à lui, chère maman; cela te rend malade, absolument malade. Je ne veux pas que tu prononces son nom.

La com.—Je ne puis m'empêcher d'y penser, chérie.

Marie.—Il est insupportable, cet homme. Pourquoi le reçois-tu, maman?

La com.—Il est le seul parent qui nous reste.

Marie.—Il ne manque jamais de nous le dire; mais, il ne vient ici que pour épier tout ce qui s'y passe, et se plaindre de tout ce qui s'y fait. Il s'inquiète de ta santé, parce qu'il la trouve trop bonne.

La com. [*lui mettant la main sur la bouche*].—Marie—Marie—tu oublies qu'il ne faut pas juger.

Marie.—Ah! maman, je ne dis que la vérité; tu sais que c'est la vérité; toi-même, tu crains cet homme!

La com.—Pas pour moi, mon enfant.

Marie.—Eh bien, moi, je l'avoue, je le crains pour toi; toi seule est l'obstacle qui lui ferme le chemin aux richesses qu'il désire tant. Maman, ne le reçois plus.

La com.—Marie, tu es trop sévère; il faut avouer que le comte montre assez décidément que ma mort ne l'affligera pas, mais il est incapable de vouloir la hâter.

Marie.—Je ne me fie pas à lui . . . Maman, si mon frère eut vécu !

La com.—Hélas ! mon enfant ! Pourquoi imaginer ce qui ne peut être ?

Marie.—J'ai tort peut-être ; cependant, quelquefois, surtout quand M. de Vitry nous fait l'honneur de s'occuper de nous, je ne puis m'empêcher de me figurer cette vie que nous eussions menée si le frère que je n'ai pas connu eut vécu. Je me le représente si bon, si beau, comme il aurait été maintenant. [*La comtesse cache sa figure entre ses mains ; Marie, se levant.*] Maman, maman, pardon, pardon, pourquoi ai-je parlé de lui ? Cela te fait de la peine.

La com.—Non, chère Marie. Je puis me retracer l'image de cet enfant adoré avec résignation ; mais l'idée de ce qu'il eut été aujourd'hui, je ne dois pas, je ne veux pas y penser.

SCENE VII.

Les mêmes, SUSETTE, M. DE VITRY.

Sus. [*annonçant*].—Monsieur le comte de Vitry.

Le comte.—Bon jour, ma cousine ; bon jour, Marie.

La com.—Bon jour, Frédéric.

Le comte [*s'asseyant*].—Je me suis fait l'honneur de vous présenter mes hommages de si bon matin, parceque je désire aplanir autant que possible une petite difficulté qui vous menace.

La com.—Ah ! je sais que vous êtes bien dévoué à mes intérêts, mon cousin. .

Le comte.—En effet, madame ; ainsi, quand j'ai vu qu'on

ne pouvait plus vous cacher le projet du gouvernement .... ai-je cru de mon devoir être le premier à vous en avertir.

La com.—Un projet du gouvernement! Quel projet peut m'intéresser? Moi, qui vis si loin du monde?

Le comte.—C'est un projet qui peut-être vous causera d'abord de la .... surprise, mais qui ne manquera pas d'ajouter énormément à votre fortune.

Marie [*à part*].—Comme il est désintéressé, le comte!

La com.—Et ce projet, monsieur?

Le comte.—C'en est un qui changera votre petit village de la Roche en ville, en grande ville maritime.

La com.—Vraiment?

Le comte.—Et qui par conséquent centuplera en quelques années la valeur de vos terres.

La com.—Et comment?

Le comte.—Je suis charmé de voir, ma chère cousine, que vous vous intéressez à cette affaire, je craignais que peut-être on vous en dégoûterait au commencement par des détails officiels, sans vous en faire remarquer tous les avantages.

La com.—Mais, vous oubliez, mon cousin, que vous ne m'avez pas encore appris ce que c'est que ce projet.

SCENE VIII.

Les mêmes.

Sus. [*présentant une carte à la comtesse*].—Madame, un monsieur désire vous parler.

Le comte [*à part*].—Cela doit être mon Anglais; au moins, je saurai tout ce qui se passe.

La com.—Faites-le entrer, Susette. [*Susette sort.*] M. Harcourt; le nom m'est inconnu.

SCENE IX.

Les mêmes, SUSETTE, HARCOURT.

Sus. [*annonçant*].—M. Harcourt.

[*Harcourt salue respectueusement, la comtesse lui fait signe de s'asseoir, il ouvre des papiers qu'il tient à la main.*

Har.—Madame, veuillez regarder ces papiers, qui me procurent l'honneur de me présenter chez vous?

La com. [*prend les papiers, elle lit*].—"Chemin de fer de l'ouest"! Qu'est-ce que cela veut dire? [*Elle lit en silence; puis se retournant vers le comte.*] Est-ce que c'est à vous, mon cousin, que je suis redevable de la visite de ce monsieur?

Le comte.—Pas du tout, madame. Je voulais vous en prévenir, voilà tout.

Har.—Si madame la comtesse veut bien se donner la peine de parcourir ces papiers, elle verra distinctement les avantages dont elle jouira, en accordant aux directeurs du chemin de fer la permission de le faire traverser ses terres.

La com. [*très froidement*].—Il est possible que cela pourrait m'offrir de grands avantages; mais, je ne désire ni augmenter ma fortune, ni changer le village voisin, dont les habitants mènent une vie simple et innocente, et en faire une ville bruyante et commerçante.

Le comte.—Pardonnez, madame, si je vous observe qu'il n'est guères possible d'éviter le voisinage du chemin de fer; et,

qu'il serait mieux de vous emparer des avantages qu'il vous offre, que de les laisser passer entre les mains d'un autre propriétaire.

La com. [*à Harcourt*].—On propose donc un choix pour les routes ?

Har.—Oui, madame. Si madame veut me permettre. [*Il ouvre une carte et lui montre le plan du chemin.*] Vous voyez, madame, il y a une route à travers la terre voisine ; une autre, plus directe, beaucoup moins difficile, mais qui doit traverser votre parc.

La com.—Le parc, monsieur !

Le comte [*à part*].—Voilà, ma belle cousine, qui aura certainement une attaque de nerfs.

Har.—Comme vous voyez, madame. Le chemin passera en ligne directe au village, qui ne manquera pas de devenir bientôt une ville florissante.

La com.—Je n'ai aucun désir de voir ce changement ; et, je ne veux pas vous faire perdre des moments qui seraient sans doute bien occupés ailleurs. Monsieur, ma résolution est prise. Je refuse mon consentement à ce projet.

Le comte.—Ma cousine. Ecoutez-moi.

La com. [*se levant*].—Il serait impossible de me fléchir.

Har.—Madame, me permettez-vous de vous faire une observation ?

La com.—Parlez, monsieur, quoique je vous avertisse que si c'est au sujet de ce chemin, vous perdez votre temps.

Har.—Cependant, madame, il est de mon devoir de vous dire, que c'est possible que le gouvernement se décidera sur la route la plus directe, et que, dans ce cas—

La com.—Monsieur, il sera temps de donner mon consentement quand je m'y verrai forcée.

Har.—Je regrette infiniment, madame—

La com.—Ne me faites point d'excuses, monsieur.

Har.—Madame, j'ai l'honneur de vous saluer. [*Il va sortir.*

Le comte. [*à part à Harcourt*].—Il faut que je vous parle.

Har.—Comme vous voulez, monsieur. [*Il sort.*

SCENE X.

Les mêmes.

Le comte.—Ma cousine, vous êtes toute bouleversée de cette affaire imprévue ; j'avais vivement désiré vous épargner cette entrevue autant que possible—

La com. [*très agitée.*]—Merci, merci, mon cousin.

Le comte.—Ne vous agitez pas tant, ma chère cousine ; vous vous rendrez malade.

La com.—En effet. Cette proposition est capable de me tuer. Défricher mon parc ! Effacer les souvenirs qui me sont si chers ! Non, jamais je n'y consentirai.

Marie.—Maman, ne t'inquiètes pas, on fait cent projets avant d'en exécuter un.

Le comte.—Vraiment, ma cousine, je suis désolé de voir l'impression que cette idée vous fait . . . . Je vous en prie—

La com.—Laissez-moi, Frédéric. Je ne comprends que trop bien l'intérêt que vous me montrez.

Le comte.—Je vous pardonne, ma cousine. L'agitation vous rend injuste ; un jour peut-être vous saurez mieux appré-

cier mon dévouement.

[*Il la salue, elle répond froidement, il sort.*

SCENE XI.

Marie.—Ma merè, tu vois que j'ai raison, ceci n'est qu'une nouvelle contrariété que notre cher cousin nous soulève.

La com.—Est-ce possible? Un chemin de fer à travers mon parc!

Marie.—C'est M. de Vitry qui l'a proposé, sois en certaine, maman.

La com.—Je ne sais ce que je dois penser.

Marie.—Chère maman, je t'en prie, calme-toi [*elle l'embrasse*]. Si tu te reposais une heure, car sans cela tu aurais un mal de tête affreux.

La com.—Chère enfant, pour toi je veux bien me soigner.

[*Elle sort, Marie l'accompagne jusqu'à la porte, puis retourne à la table, et se met à écrire un billet; quand elle l'a fermé elle sonne.*]

SCENE XII.

MARIE, SUSETTE.

Marie.—Susette, sais-tu où l'on peut trouver ce monsieur qui vient de sortir.

Sus.—Oui, mademoiselle; il loge chez ma mère.

Marie.—Vraiment! Depuis quand?

Sus.—Depuis quelques jours, mademoiselle. Il est anglais, dit ma mère.

Marie.—Anglais! On ne le croirait pas. Susette, tu lui

enverras ce billet le plus vîte possible. Je le verrai moi-même, et je découvrirai peut-être la vérité, si le comte est dans cette affaire.

La toile tombe.

ACTE II.

SCENE I.

La maison de la veuve Dumont comme dans le premier acte. HARCOURT *assis auprès de la table. Il écrit en silence quelques instants.*

Har.—Plus j'y pense, plus je m'y perds. Il me semble que non seulement le parc, mais les magnifiques jardins, le château, l'appartement même où la comtesse m'a reçu, me sont déjà bien connus. Je suivais cette allée de lauriers roses, sachant qu'elle conduisait à un petit lac; pourquoi ai-je été surpris de ne pas y trouver des cygnes? Est-ce que tout cela me rappelle un rêve oublié? .... Il n'est guères possible que j'ai été ici auparavant .... cependant .... Eh bien! travaillons; je suis ici maintenant pour une affaire très peu poétique; et je perds mon temps à chercher des souvenirs qui me fuient comme les ombres ... [*Il écrit. Après quelques instants il jette sa plume sur la table et se lève.*] C'est singulier! je ne puis me débarrasser de cette impression; il faut que je revoie ces jardins. Ma mère m'a dit dans sa dernière lettre, qu'elle ne connaissait pas ce pays, sans cela j'aurais cru que je l'avais vu dans mon enfance. [*Il sonne.*

SCENE II.

HARCOURT, LA VEUVE.

Har.—Madame, je vais sortir; il est possible que ma mère arrive pendant mon absence; vous lui direz que je serai bientôt de retour.

La veu.—Oui, monsieur. La chambre de madame est préparée.

Har.—Merci.

La veu. [*en lui présentant un billet*].—Voici une lettre que ma fille vient d'apporter pour vous, monsieur.

Har. [*lisant*].—"Mademoiselle de la Roche désire parler à M. Harcourt le plus tôt possible." Ces pauvres dames! elles croient probablement que je puis leur être utile, cependant je crains que je ne pourrais en rien leur servir.

SCENE III.

Les mêmes, LE COMTE DE VITRY *entre; il s'approche d'Harcourt sans faire attention à la veuve.*

Le comte.—Mon cher Harcourt, pouvez-vous me donner deux minutes?

Har. [*très froidement*].—Monsieur, je vous écoute.

Le comte [*à part*].—Est-il désintéressé? ou a-t-il pris service chez l'ennemi? [*Haut.*] Monsieur, vous avez dû remarquer que la comtesse de la Roche, n'écoutant que ses préjugés, est capable de nuire sérieusement à ses intérêts.

Har.—Et aux vôtres, monsieur.

Le comte.—Sans doute, comme l'héritier de ses terres. Il est inutile de vous dire que la défense de la comtesse n'est d'aucune importance.

Har.—Peut-être, monsieur. Cependant je n'ai pas le droit de décider.

Le comte.—C'est vrai; mais vos représentations peuvent avoir une grande influence; ainsi, il sera facile pour vous d'enrichir la comtesse malgré elle, en faisant valoir tous les avantages de la route à travers le parc.

Har.—Nécessairement les avantages de cette route seront évidents; mais, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, je n'y suis pour rien; je trace les plans des routes; voilà tout.

Le comte.—Mais vous n'ignorez pas, monsieur, que vous pouvez ajouter quelques observations à ces plans qui ne manqueront pas de faire adopter notre route sans hésitation.

Har.—Ces observations, je ne les ajouterai pas, monsieur.

Le comte.—Vous y gagneriez si vous faites adopter le plan de la route qui enrichira la comtesse; enfin, si vous travaillez pour ma famille, vous pouvez nommer le prix de—

Har. [*l'interrompant*].—Monsieur!

Le comte.—Vous n'aurez pas à vous plaindre de nous.

Har.—Monsieur, pardonnez-moi; il me semble que nous ne nous comprenons pas.

Le comte. [*à part*].—Si je pouvais découvrir combien la comtesse lui a promis. [*Haut.*] Il me semble, monsieur, que vous, de votre côté, ne comprenez pas une proposition très simple. Je vous réclame un service de votre profession. Naturellement je ne prétends pas que cela soit gratis.

Har.—Monsieur, je suis au service des directeurs du chemin

de fer ; à présent je n'ai pas de temps à vous consacrer ; excusez-moi si je vous quitte. [*Il salue le comte et sort. La veuve, qui est restée au fond de la scène, le suit.*]

Le comte.—Je n'aurais jamais cru qu'un Anglais fut si fin. . . . . Cependant nous allons voir si la comtesse ne l'a pas gagné. [*Il sort.*

SCENE IV.

LA VEUVE *rentre.*

La veu.—Il paraît que M. le Comte a voulu m'oublier entièrement aujourd'hui. Tant mieux. [*Elle va à la porte, regarde un moment.*] Voilà une voiture qui approche. Quel malheur, si c'est Madame Harcourt ! Et monsieur vient de sortir. [*Elle arrange les chaises, &c.*] Au moins j'espère qu'elle ne sera pas plus difficile que monsieur son fils.

[*On entend Mme. Harcourt, qui parle dehors avant d'entrer.* Voici la maison. Descendez les malles, cocher.

SCENE V.

LA VEUVE, MME. HARCOURT.

Mme. Har. [*à part*].—La bonne femme dont Alfred m'a écrit, sans doute. [*Haut.*] Madame Dumont, n'est-ce pas ?

La veu.—Oui, madame.

Mme. Har.—Je suis Madame Harcourt. Mon fils, est il à la maison ?

La veu.—Il vient de sortir, madame. [*Elle offre de prendre le manteau de Mme. Harcourt.*] Madame, me permettra-t-elle ?

Mme. Har.—Merci, vous êtes bien bonne, Madame Dumont. [*Elle s'assied.*

La veu.—Madame est très fatiguée, sans doute ? J'espère qu'elle trouvera sa chambre à son gré ; quoique très simplement meublée, au moins elle est propre.

Mme. Har.—J'en suis satisfaite ; mon fils m'a fait votre éloge dans chaque lettre qu'il m'a écrite. Mais quel affreux pays que vous habitez, madame ! Quels chemins ! Quelles montagnes à monter et à descendre ! Il a fallu tout mon désir de revoir mon fils, pour que je ne retourne pas à Paris à moitié chemin ; et puis, impossible de trouver des chevaux ! Mais votre village est hors du monde, madame !

La veu.—C'est vrai, madame. Nous sommes éloignés de toutes les grandes villes.

Mme. Har.—C'est heureux pour vous que l'on va entreprendre ce chemin de fer. Quel bonheur s'il était déjà fait ! Je meurs de fatigue !

La veu.—Si madame veut se reposer un peu, et me permettre de lui apporter du thé dans sa chambre ?

Mme. Har.—Ma bonne Madame Dumont, je vous serai bien obligée. Savez-vous quand mon fils sera de retour ?

La veu.—Je crois, madame, qu'il est allé maintenant au château ; si madame le veut, j'irai l'avertir de son arrivée.

Mme Har.—Si cela ne vous donne pas trop de mal.

La veu.—Oh ! que non, c'est bien près d'ici.

Mme. Har.—Mille remerciements. Il me tarde de le revoir.

La veu. [*montrant à Madame Harcourt la porte de sa chambre*].—Par ici, madame. [*Elles sortent.*

SCENE VI.

Le boudoir de la comtesse. MARIE DE LA ROCHE, SUSETTE.

Marie.—Tu es sûre que ta mère a reçu mon billet, Susette ?

Sus.—Oui, mademoiselle, je le lui ai donné moi-même.

Marie.—Je n'ai pas fixé l'heure, il est vrai, cependant M. Harcourt a dû comprendre que nous voulions le voir le plus tôt possible.

Sus.—Voulez-vous que j'aille encore chez ma mère, mademoiselle, savoir s'il est de retour ?

Marie.—Non, Susette, ce n'est pas nécessaire. Après tout, que peut-il faire pour nous ? Le comte, sans doute, fera valoir ses droits futurs, contre la propriété actuelle de ma mère ; il sait que le tourment va la tuer.

Sus.—Et cependant M. Harcourt fera tout pour madame, j'en suis sûre.

Marie.—Pourquoi ? Il nous est étranger. Quel interêt pourrait-il nous porter, quand même il aurait le pouvoir de nous servir ?

Sus.—Il a le pouvoir, mademoiselle ; sans cela M. le comte ne le traiterait pas aussi amicalement, lui, qui est toujours si fier, à moins qu'il n'ait quelque chose à gagner !

SCENE VII.

Les mêmes, LA VEUVE DUMONT.

Marie.—Ma bonne Madame Dumont, je suis contente de te voir ; ma mère a été très agitée, elle est toujours mieux quand tu es auprès d'elle.

La veu.—Je craignais que madame ne fut malade, mademoiselle ; j'espère que cette indisposition passera bientôt.

Marie.—Et j'allais te demander aussi, si M. Harcourt a reçu mon billet ?

La veu.—Oui, mademoiselle. Je croyais le trouver ici. Sa mère vient d'arriver.

Marie.—Chez toi ?

La veu.—Oui, mademoiselle. Elle paraît une dame tout-a-fait bien élevée ; elle désirait tant voir son fils que je suis venue, croyant qu'il devait être ici.

Marie.—Il n'y est pas.

La veu.—C'est singulier, il est parti à ce que je croyais pour venir ici, il fut suivi de bien près par M. de Vitry.

Marie.—M. de Vitry ?

La veu.—Oui. Il est venu chez moi ; il voulait que M. Harcourt représente aux directeurs du chemin de fer, les avantages qu'il y aurait, que la route passe à travers le parc.

Marie.—Comment ?

La veu.—C'est comme je vous le dis, mademoiselle ; il a essayé de gagner M. Harcourt ; mais rassurez-vous, il en sera quitte pour sa peine.

Marie.—Qu'il est cruel, le comte ! Je ne sais que faire, ni à qui m'adresser. A chaque pas je rencontre la malice de cet homme. Il n'a qu'un but, c'est de s'emparer de son héritage le plus vîte possible. Comme j'aurais été heureuse si j'avais eu un frère !

SCENE VIII.

VICTORINE, *les mêmes.*

Vic.—Mademoiselle, M. Harcourt demande la permission de vous voir.

Marie.—Faites entrer, Victorine. [*Elle sort. S'adressant à la veuve et à Susette.*] Restez.

SCENE IX.

Les mêmes, HARCOURT [*il est très pâle et agité. Il s'incline. Marie lui fait signe de s'asseoir près de la table*].

Har.—Mademoiselle, avant de vous parler du sujet pour lequel vous avez sans doute voulu me consulter, il faut que je vous avertisse—

Marie.—Vous hésitez, monsieur, que voulez-vous m'apprendre ?

Har. [*très lentement et avec effort; pendant qu'il parle la veuve le regarde attentivement*].—Mademoiselle, ... un malheur . . . . dont je crains les suites . . . . vient d'arriver à un de vos parents.

Marie [*se levant; vivement*].—Quel malheur ? A qui ?

Har.—A M. de Vitry ?

Marie.—A M. de Vitry ? Comment ? Quand ? Parlez, parlez, je vous en prie, monsieur ?

Har.—Il était à l'endroit le plus escarpé de la route; son cheval a pris le mors aux dents, le comte est tombé, il fut traîné pendant quelques instants par le cheval; je fus assez heureux de l'arrêter. [*Il s'appuie sur la table comme épuisé par l'effort de parler.*]

Marie.—Mais vous, vous aussi, monsieur, vous êtes blessé.

Har.—Ce n'est rien, mademoiselle. Cela se passera dans un moment. [*Il s'évanouit. La veuve court auprès de lui et le soutient.*]

La veu.—Vite, Susette; un verre d'eau.

Marie.—Ah, Madame Dumont, il se meurt !

La veu.—Non, non, mademoiselle, tranquillisez-vous, ce n'est qu'un évanouissement.

[*Susette rentre avec de l'eau; la veuve relève un peu les cheveux d'Harcourt, pour lui baigner le front; elle pousse un cri.*

La veu.—Ciel !

Marie.—Qu'y a-t-il, Madame Dumont ?

La veu. [*très agitée*].—Rien, rien. [*A part.*] C'est incroyable ! Impossible !

[*Harcourt rouvre les yeux; Marie doit être à droite, Susette vis-a-vis d'Harcourt.*

La veu.—Je suis folle ! J'étouffe !

Har.—Où suis-je ? Mais ceci est un palais enchanté, où des fantômes deviennent des réalités !

Marie.—Que lui est-il arrivé ? Il a le délire ! Parle-lui, Madame Dumont.

[*La veuve cache sa figure avec ses deux mains pendant un moment, puis s'écrie.*

La veu.—Il faut qu'elle le sache. [*Elle sort.*

SCENE X.

Marie.—Qu'a-t-elle donc ? . . . . Monsieur, monsieur Harcourt, vous trouvez-vous mieux ?

Har. [*se retournant vers Marie*].—Pardonnez, mademoiselle . . .

Marie.—Vous souffrez toujours; Susette, un verre de vin.

[*Susette va pour le chercher.*

Har.—Mademoiselle, je suis honteux de la peine que je vous donne. Je suis bien, parfaitement bien; je me rappelle maintenant de tout ce que je voulais vous dire.

Marie.—Mais vous vous êtes fait mal, monsieur; il faut que vous restiez tranquille; dites-moi seulement . . . le comte, est-il . . . mort?

Har.—Non, mademoiselle, quoique je craigne beaucoup pour sa vie.

Marie.—Où est-il?

Har.—Dans la chaumière d'un paysan, très près du parc; on le nomme Rigaud; ce brave homme m'a aidé de transporter le comte chez lui; et puis il est parti chercher un médecin, tandis que moi, je suis venu ici.

[*Susette rentre, elle va présenter le vin à Harcourt, Marie le prend et le lui offre.*

Marie.—Je crains que vous souffriez toujours, monsieur.

Har.—Un peu, mademoiselle; ce n'est rien, j'ai reçu un coup de pied du cheval, auquel je n'ai pas fait attention.

Marie.—Madame Dumont venait de nous dire que madame votre mère était arrivée; si vous me le permettez je lui ferai savoir que vous êtes ici.

Har.—Mademoiselle, je vous remercie infiniment, mais je ne veux pas abuser de votre bonté; je suis parfaitement bien; et, si vous voulez m'excuser je remettrai à un autre jour ce qui concerne le chemin de fer. Je doute que M. de Vitry puisse s'en occuper d'ici à quelque temps.

[*Il se lève et s'incline.*

Marie.—Monsieur, ma mère ne vous permettra pas de partir . . . . il ne le faut pas. Nous ferons avertir madame

votre mère que vous êtes ici, que vous êtes un peu indisposé, . . . restez, je vous en prie.

Har. [*se rasseyant*].—Mademoiselle, en effet, je me vois forcé d'accepter votre hospitalité ; je suis plus faible que je ne le croyais.

Marie.—Si vous voulez écrire deux mots à madame votre mère, elle sera rassurée. [*Elle met du papier devant lui.*

Har.—Vous êtes trop bonne, mademoiselle.

[*Il se met à écrire.*

Marie.—Susette, tu donneras la lettre de monsieur à Jean ; qu'il la porte immédiatement à madame. Dis à Gustave d'aller chez le père Rigaud, demander des nouvelles de M. de Vitry ; aussitôt que j'aurai vu ma mère j'irai m'en informer. Le pauvre homme ! Au moins, je suis heureuse de ne pas éprouver d'autre sentiment que de la pitié pour lui. [*Elle sort.*

[*Harcourt plie la lettre, Susette s'approche pour la prendre et sort.*

SCENE XI.

Har.—Que c'est extraordinaire ce que j'éprouve ici.

[*Il appuie sa tête sur une de ses mains, et paraît rêver. Après un instant la comtesse et la veuve Dumont entrent sans qu'il les remarque. Elles sont toutes deux très agitées, elles s'avancent sur le devant de la scène, retournant et regardant Harcourt, qui reste toujours immobile.*

La com.—Oui, oui, c'est vrai ; je vois la ressemblance maintenant ; mais ce n'est qu'un hasard . . . . c'est cela qui t'a trompé, ma bonne Lisette.

La veu.—Mais, madame, la cicatrice au front?

La com.—Bien des personnes en ont.

La veu.—Mais la forme de celle-ci . . . . je dois bien la reconnaître . . . . c'est incroyable, je le sais, et cependant mon cœur m'assure que j'ai raison.

La com.—Tu me fais trembler, Lisette . . . . comment mon enfant a-t-il pu être sauvé?

La veu.—Ah, madame, je ne sais . . . . mais je sais que ce jeune homme me rappelle monsieur le comte, mon bon maître, et, qu'il a au front une cicatrice, exactement pareille à celle qui est restée après la blessure, qui a manqué tuer votre fils.

La com. [*se laissant tomber sur une chaise*].—Pourquoi veux-tu me rappeler mes malheurs? Ce jeune homme est Anglais. Sa mère, dit-on, est ici.

La veu.—Je ne saurais m'expliquer tout cela; cette dame peut tout éclairer.

[*Harcourt, levant les yeux, aperçoit la comtesse, il veut se lever, elle lui fait signe de rester assis.*

La com.—Monsieur, restez, je vous en prie. [*Avec effort.*] Je dois vous remercier pour le service que vous venez de rendre à mon parent; et je suis bien peinée que vous eussiez été blessé.

Har.—C'est peu de chose, madame, merci. Avez-vous des nouvelles de M. de Vitry?

La com.—Pas encore, monsieur. [*Avec hésitation.*] Vous allez me trouver peut-être très indiscrète, mais ma bonne madame Dumont, qui était autrefois ma femme de confiance, se fait une singulière idée sur votre compte.

Har.—Et cette idée, madame?

La com.—C'est que vous ressemblez d'une manière extraordinaire à . . . à . . . une personne de notre famille . . . et cependant étant anglais je ne puis croire—[*Elle fond en larmes.*

La veu. [*s'approchant d'Harcourt*].—Ah ! monsieur, pardonnez-moi, mais, dites-moi, . . . ne vouz rappelez-vous pas de moi ?

Har.—De vous, madame Dumont ?

La veu.—Oui, de moi, moi-même . . . dans le temps . . . . oh ! vous devez vous rappeler de moi . . . vous m'aimiez tant !

Har.—Moi ? me rappeler de vous ! ma bonne madame Dumont !

La veu.—Que je suis bête ! comment puis-je m'imaginer ? . . . Non, non, si vous vous souveniez de moi, cela serait alors comme jeune femme ! Ah ! je suis bien changée !

[*Harcourt se lève et regarde fixement la veuve ; passe sa main devant ses yeux ; la comtesse, les mains jointes, le regarde avec anxiété ; un instant de silence.*

Har.—Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Oui, je commence à comprendre ce souvenir confus qui m'a tant troublé ! Madame Dumont, il me semble que j'avais une bonne qui me gâtait, qui m'adorait, et dont votre fille est le portrait.

La veu.—C'était moi ! c'était moi ! ma fille me ressemble ! Elle est ce que j'étais à vingt-cinq ans !

Har.—Vous ! vous ! madame Dumont !

La veu.—Ah ! monsieur, vous devez vous rappeler d'autres choses encore, dites-les nous de grâce !

Har.—Il est vrai que ce château a éveillé soient des rêves, soient des souvenirs, car depuis que je suis ici, je trouve constamment des objets, des scènes, qui me sont familières !

La com.—Quelles scènes? parlez, parlez, de grâce parlez!

Har.—Il me semble que je vois une belle dame habillée en blanc, près d'une fontaine, les mains remplies de fleurs; il y a des cygnes sur le lac, ma bonne me donne du pain, je cours leur donner à manger, et je tombe sur les grosses pierres qui bordent le lac.

La com.—Ciel!

Har.—Je me rappelle de la robe blanche de la dame, tout couverte de mon sang, elle me tenait sur ses genoux—

La com. [*très agitée*].—C'est vrai, c'est vrai, mais dites-moi . . . . vous devez avoir des souvenirs plus terribles. Une maison en flammes! Vous vous souvenez de cela . . n'est-ce pas?

Har. [*après un moment de silence*].—Non, madame.

La com.—Pensez. Ce n'est pas possible, que vous ayez oublié une scène si affreuse!

Har.—Peut-être ne l'ai-je jamais vue, madame.

La com.—Si, si! Il ne faut que ce souvenir, pour m'assurer que j'ai encore un fils!

Har.—Madame! que voulez-vous dire?

La veu.—Ah, monsieur, monsieur! je vous ai reconnu à la ressemblance que vous avez avec votre père, à la blessure dont vous avez gardé la cicatrice, que j'ai tant de fois couvert de baisers. Vous avez beau dire que vous êtes anglais, vous êtes le comte de la Roche!

La com.—Mon fils!

[*Elle cache sa figure entre ses mains et pleure; Harcourt se retourne vers madame Dumont.*

Har.—Le comte de la Roche! Moi! Je n'y comprends rien! Il faut qu'il y ait ici quelque grand mystère!

SCENE XII.

Les mêmes, MARIE DE LA ROCHE.

Marie.—Monsieur, je viens d'avertir madame votre mère de votre dévouement, et l'ai prévenue qu'elle vous trouvera un peu souffrant—[*Elle regarde sa mère, puis Harcourt et la veuve*]. Mais qu'y a-t-il donc? Est-il arrivé quelque nouveau malheur?

La veu.—Non, mademoiselle, au contraire, un bonheur qu'on ne saurait imaginer.

SCENE XIII.

Les mêmes, MADAME HARCOURT.

Sus. [*annonçant*].—Madame Harcourt.

Mme. H.—Mon cher Alfred!

La com. [*tressaillant*].—Alfred! c'était son nom!

Har. [*embrassant madame Harcourt tendrement*].—Ma mère!

Mme. H.—Comme tu es pâle, mon cher enfant! Tu as dû souffrir beaucoup . . . Tu as vraiment besoin des soins de ta mère!

[*Harcourt, très ému, cache sa figure sur l'épaule de madame Harcourt.*

Mme. H.—Mais, Alfred, qu'as-tu donc? Comme tu trembles! Parle-moi, mon cher enfant.

Har. [*avec effort*].—Ma chère bonne mère, je suis ton fils, n'est-ce pas?

Mme. H.—Mon fils! mon cher enfant. Quelle question singulière!

La com. [*se levant*].—Madame! madame! Il y va de ma vie!

Mme. H.—Pardonnez, madame, si dans mon anxiété pour mon fils, j'ai manqué à tous les devoirs, j'ai oublié que j'étais en présence de la comtesse de la Roche!

La com.—Madame! de grâce laissons les cérémonies. Ce jeune homme est-il réellement votre fils?

Mme. H. [*restant un moment sans répondre, puis se retournant vers Harcourt, et l'embrassant avec tendresse*].—Mon enfant! mon cher enfant! faut-il donc te perdre après tant d'anneés!

La com.—Il ne l'est pas!

Mme. H.—Madame, j'ai toujours prévu ce moment, quoique de jour en jour cette idée devenait plus terrible pour moi.

Marie [*à part à la veuve*].—Madame Dumont, que signifie tout cela?

La veu.—Mademoiselle . . . . Nous retrouvons votre frère!

Marie.—Mon frère!

[*Harcourt se jette sur une chaise près de la table, et soutient sa tête avec ses mains; Madame Harcourt se retourne vers la comtesse.*]

Mme. H.—Madame, il y a dix-neuf ans j'ai perdu mon seul enfant, âgé de cinq ans. Vous ne comprenez que trop bien les angoisses d'une mère; pour me distraire mon mari m'emmena en voyage; nous étions à Paris quand la révolution éclata; j'ai voulu quitter la ville immédiatement; pendant quelques jours cela ne fut pas possible. Une nuit mon mari voulut sortir, pour s'informer de ce qui se passait; j'étais

très inquiète, car il ne revint que vers le matin; il portait dans ses bras un enfant, à peu près de l'âge de notre Alfred, qu'il avait reçu des mains d'un ouvrier blessé dans la foule qui entourait un hôtel auquel la populace venait de mettre le feu; il ne pouvait se rappeler ni de la rue, ni même du quartier. L'enfant tremblait, et pleurait; mais, quand je lui demandais son nom, il me répondit, Alfred. Il me semblait que j'avais retrouvé l'ange que j'avais perdu. Peu de jours après il m'appelait, "ma mère;" depuis dix-huit ans il m'a donné ce nom si doux. [*Elle pleure; Harcourt se lève, s'approche d'elle et l'embrasse.*]

Har.—Et je te le donnerai toujours, chère mère. Quelle preuve y a-t-il que je sois le fils d'une grande dame?

La com.—Hélas! mon enfant ne m'aime pas!—

Mme. H.—Ne craignez pas, madame! Le nom de mère est tout puissant. Je possède un ornement que l'enfant portait à son cou, et qui sans doute décidera de son sort.

[*Elle prend de sa bourse une petite croix en or; la veuve s'élance vers elle.*

La veu.—Ah! madame, permettez-moi. [*Elle prend la croix des mains de madame Harcourt et la regarde un instant, puis la remet à la comtesse.*] Madame, c'est ma croix! [*Elle se jette à genoux devant Harcourt.*] Mon enfant, oui, il n'y a plus de doute, je t'avais donné cette croix cette nuit là comme très souvent. Je ne puis m'imaginer comment tu as été sauvé, mai c'est toi! bien toi! [*Elle lui prend les mains et les couvre de baisers; il la relève.*] Tu m'as reconnu aussi... dans ma fille!

Har.—C'est vrai . . . . c'est vrai . . . . cette jeune fille m'a rappelé mon enfance.

[*La comtesse lui tend les bras, il prend sa main et la baise.*

La com.—Mon fils.

Har.—Madame.

La com.—Mon enfant, mon cher enfant, tu ne dis donc pas, ma mère.

Har.—Plus tard peut-être j'apprendrai à vous aimer; pardonnez-moi, si dans ce moment j'éprouve des regrets . . . [*Il se retourne vivement vers madame Harcourt, qui pleure.*] Ma mère, ne crois pas que je te quitterai.

Marie [*s'approche de madame Harcourt et lui prend la main*].—Madame, vous ne perdrez pas votre fils, il faut m'aimer aussi; il faudra toute notre vie pour vous témoigner notre reconnaissance, n'est-ce pas, mon frère?

[*Elle tend la main à Harcourt, qui la prend, et la porte à ses lèvres.*

Har.—Ma sœur!

Marie.—Ah, je ne comprends pas ce bonheur. Madame, vous aurez désormais deux enfants.

[*Elle embrasse madame Harcourt; le comtesse prend la main d'Harcourt.*

FIN.

SPECIMEN PAGE from
Dr. TURRELL'S 1,000 EXERCISES.

Bow.——1. Arc. 2. Nœud de ruban. 3. Archet.

1. Here is your bow, but I cannot find the arrows.	Voici votre arc, mais je ne puis trouver les flèches.
2. Her cap was literally covered with bows.	Son bonnet était absolument couvert de nœuds de ruban.
3. The violin is of no use to me without a bow.	Le violon ne me sert de rien sans l'archet.

To Call.——1. Appeler. 2. Nommer. 3. Passer. 4. Traiter de. 5. S'arrêter.

1. Have the goodness to call the servants.	Ayez la bonté d'appeler les domestiques.
2. What do they call that in French?	Qu'est-ce qu'on nomme cela en Français?
3. I will call at the bookseller's on my way	Je passerai chez le libraire en allant.
4. He called me a thief.	Il m'a traité de voleur.
5. Does the stage-coach call at this inn?	Est-ce que la diligence s'arrête à cette auberge?

Head.——1. Tête. 2. Source. 3. Écume. 4. Chapitre. 5. Pomme. 6. Hure. 7. Chevet. 8. Haut. 9. Pièce 10. Chef. 11. Pointe. 12. Haut bout.

1. He has been seriously wounded in the head.	Il a reçu une blessure des plus graves à la tête.
2. The head of the Nile was undiscovered by the ancients.	La source du Nil était inconnue aux anciens.
3. He pours out the beer so as to produce a head.	Il verse la bière de manière à produire de l'écume.
4. His discourse was classed under many heads.	Son discours était divisé en plusieurs chapitres.
5. A walking-stick with a gold head.	Une canne à pomme d'or.
6. The boar's head makes an excellent dish.	La hure du sanglier fait un excellent plat.
7. The head of the bed.	La chevet du lit.
8. You will find it at the head of the stairs.	Vous le trouverez au haut de l'escalier.
9. How many head of game?	Combien de pièces de gibier?
10. He is the head of his party.	C'est le chef de son parti.
11. Æolus pierced the mountain's side with the head of a spear.	Éole perça la montagne de la pointe d'une lance.
12. Have the goodness to take the head of the table.	Veuillez bien prendre le haut bout.

"A very superior book, both in design and execution."
—*Extract from the Educational Record and Proceedings of the British and Foreign School Society.*

BY THE SAME AUTHOR.

I.

GERALDINE.

PETITE DRAME, EN DEUX ACTES.

II.

GUSTAVE VASA.

PETITE DRAME, EN DEUX ACTES.

III.

RICHARD WHITTINGTON.

PETITE EXTRAVAGANZA, EN TROIS ACTES.

IV.

LE CHEMIN DE FER.

PETITE DRAME, EN DEUX ACTES.

V.

LA REINE DE FÉES.

EN DEUX ACTES.

VI.

LA BAGUE DE DIAMANTS.

EN DEUX ACTES.

Or the Series complete in One Volume, neatly bound in Cloth.

TON.

.

S.

ound